



UNE HISTOIRE *d'apparences*

ROMANCE • ACTION • DRAME PSYCHOLOGIQUE

NATACHA WYMYSŁOWSKI

Natacha Wymyslowski

Une histoire d'apparences

© Natacha Wymysłowski, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1372-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À toutes les personnes victimes de harcèlement

Chapitre I

Le jeu des masques

Sonia

La sonnerie retentit. Il est exactement neuf heures et on ne peut déjà plus y échapper. On est le premier septembre, c'est la rentrée. Une première journée de cours qui ne me réjouit pas tellement, parce que si je suis une bonne élève, je n'aime pas les gens. Ils sont tous, comment dire... Violents, idiots et ils ne pensent qu'à eux ?

C'est donc un premier jour d'enfer à endurer comme chaque année... Que l'on soit populaire ou fondu dans la masse, cela ne change rien, c'est peu exaltant. La seule chose intéressante ici, ce sont les deux Sonia qui ne cessent de faire parler d'elles. Ce sont deux filles populaires, mais de manière différente. L'une, assoiffée de justice, défend les plus faibles en s'imposant auprès de tous, tandis que l'autre se fait constamment tabasser. Une chose étrange à leur sujet, c'est que la Sonia « démoniaque » n'a jamais défendu celle « rejetée » ne serait-ce qu'une fois, ou alors personne ne l'a vue le faire à ce jour...

Bref, aujourd'hui est un jour de plus à passer dans le pandémonium qu'est le lycée Lone-Oak. Perdu au milieu de Seattle, le lycée s'étend sur plusieurs bâtiments aux façades de briques, séparés par une grande cour extérieure où quelques arbres apportent un peu de verdure à cet environnement pourtant résolument urbain. Aux heures d'entrée, les allées se remplissent rapidement d'élèves, les conversations se mêlent aux éclats de rire et les portes claquent sans interruption. Un décor presque banal en somme, ou du moins, en apparence. Généralement, j'attends le moment où les élèves commencent à entrer pour me faufiler discrètement dans le rang et atteindre plus facilement ma place favorite. Comme d'habitude, rangée du fond côté fenêtre ! Du moins, dès que j'arrive à l'obtenir... Ma place est bien plus souvent celle du centre de la classe, où je deviens la cible principale des élèves et de leurs projectiles. Effectivement, vous l'aurez peut-être compris : la Sonia « rejetée », c'est moi.

Tout le monde est installé, je suis l'une des dernières à entrer et ma place m'est déjà attribuée...

— Beurk, je crois que je vais vomir. Les gars, franchement vous n'êtes pas cool, sérieux ! dit mon futur voisin d'histoire.

Ses amis rigolent en le raillant, mais c'est tout bonnement amical. Parce que oui, être assis à mes côtés est devenue une farce. Comme toujours, personne ne se préoccupe de ce que je peux penser ni de la manière dont cela pourrait m'affecter. Fort heureusement, je n'en ai strictement rien à faire. À la place de certains élèves, je ne sais pas si j'aurais réussi à endurer une troisième année ici, beaucoup auraient déjà songé au suicide. De mon côté, je trouve cela stupide parce qu'ils se moquent sans se rendre compte de rien. En effet, je ne peux songer qu'à l'avenir : ils ne pensent qu'à eux et au malheur des autres, mais ils ne travaillent pas beaucoup. Plus tard, lorsque je ferai partie des « plus grands », ils deviendront sûrement mes lèche-bottes fauchés, mes larbins ou mes domestiques. Des gens qui viendront manger directement dans le creux de ma main. Bon, je reconnais que, dit comme ça, ma vengeance semble peu glorieuse et pas franchement honorable. Je n'ai rien non plus contre celles et ceux qui font du ménage un métier, c'est une expression. En même temps, que faire ou que penser de plus ? Fainéants, ils sacrifient déjà leur propre avenir sans s'en rendre compte ! Je ne laisse que le temps faire les choses à ma place.

Je suis dans mes pensées depuis un bon bout de temps, mais quelque chose m'en sort instantanément : des boules de papier me frappent à la tête, s'accrochent à mes cheveux et je crois qu'il y a pire, je sens une chose visqueuse et collante s'emmêler dans ma chevelure. Il n'y avait non pas un, mais deux, puis trois chewing-gums ! Ça me répugne, mais je ne dis rien, ils feraient bien pire autrement.

Un garçon se lève pour venir face à moi.

— Oh, tu ne dis rien en plus sale catin ? Ah non, pardon la pucelle, parce qu'avec toi ce n'est pas franchement envisageable, dit-il en me détaillant du regard de haut en bas. Je pensais que tu étais la petite coincée à son papa, mais en réalité tu te tais parce que tu aimes ça. Tu es masochiste, n'est-ce pas ? Marrant.

Sa remarque fait rire toute la classe. C'est vrai qu'il a un de ces sens de l'humour !

Je continue de regarder le tableau en l'ignorant tout en sachant que ça l'énerve, mais je sais parfaitement, aussi, que même en répliquant je me prendrai indéniablement... Une droite. Je tombe de ma chaise tant le coup est violent puis je me relève en faisant comme si de rien n'était.

— Melvin ! Sors de mon cours et va immédiatement chez le directeur ! Non mais je rêve, vous êtes idiots ou vous êtes pires que le mot lui-même ? Je pense que la deuxième option est peut-être la plus cohérente. J'espère que vous

écoperez d'une sanction à la hauteur de vos actes ! En attendant vous gagnez déjà quatre heures de colle.

Ça, c'est Monsieur Hauffman, notre professeur de géographie. Melvin, lui, c'est le genre de mec qui pourrait facilement te plaquer contre un mur, mais qui serait probablement incapable de comprendre une consigne écrite en trois lignes. Grand, brun, un peu bedonnant, large d'épaule avec une tête ronde, il a ce regard vide et ce sourire idiot qui lui donnent constamment l'air de chercher où se trouve son cerveau. En soi, le physique du gros bras de service, avec le QI qui va avec.

— Merci de dire ce que je pense.

Je ne me rends pas compte que je viens de prononcer ces mots à mi-voix avec un sourire en coin décorant mon visage. Je peux apercevoir quelques élèves esquisser un petit sourire à la suite de ma remarque à peine audible, mais qui se fait pourtant bien assez entendre.

Melvin me met un violent coup derrière la tête.

— Ne rigole pas toi, sinon on te fera ta fête.

Tout le monde efface instantanément son sourire.

— Melvin, sortez immédiatement !

— Oui, c'est bon, ça va.

Agacé, il souffle puis finit par sortir en traînant des pieds.

Je songeais aux choses qui composaient mon paysage scolaire pendant que le professeur parlait, ainsi qu'à ce que les gens seraient capables de me faire subir de nouveau durant la journée. Trouveraient-ils un nouveau jeu tortueux qui me soit spécialement confectionné ? À vrai dire après tout ça, je n'étais plus apte à me concentrer sur l'ennui mortel qu'est la géographie. Je retenais juste l'essentiel. Mes yeux se ferment peu à peu, ma tête glisse le long de ma main qui lui sert de maintien, je commence à m'endormir lorsque...

DRING !!!

Pas le temps, c'est la pause ! Si je souhaite être tranquille durant, il faut que je me dépêche de filer avant que l'on m'aperçoive, avant que l'on voit vers quel couloir je me réfugie. Cependant, un problème subsiste : mon sac sert désormais de poubelle. De nombreux papiers, détritiques ou autres éléments peu ragoûtants se sont « miraculeusement » immiscés dedans. Il faut que je le vide en express, je secoue alors vivement mon sac pour déverser l'ensemble sur le sol. Désolé monsieur, mais vous nettoierez la salle à ma place... Il est triste d'en arriver

jusque-là, à salir les classes de la même façon que ces élèves stupides le font consciemment, pour ma propre survie, pour gagner du temps.

Les minutes défilent et comme toute personne normale, je ne souhaite pas échapper à mon petit moment de liberté. Ce n'est pas non plus l'envie d'extirper une à une le reste de ces choses de mon sac et d'en faire le tri qui me manque. Je ferme mes cahiers, les range comme je le peux, j'esquive les deux ou trois croche-pattes que l'on me tend, lorsque mes yeux aperçoivent enfin une lumière : la sortie du cours, enfin ! Je finis par me précipiter dehors en courant jusqu'aux toilettes, l'unique lieu où durant ces dix minutes de pause, je peux respirer en paix tout en nettoyant ma chevelure, ou parfois tout en pansant mes blessures...

Sonia « la démoniaque »

Je sors des toilettes après avoir satisfait une envie pressante lorsque quelque chose m'interpelle : des braillements. Des braillements familiers, qui me sont particulièrement désagréables à entendre. Je regarde autour de moi. Trois garçons du lycée en rackettent un autre. Il s'agit d'un surdoué de bonne famille, un peu gringalet, qui ne demande qu'à vivre et à étudier paisiblement. À peine ai-je compris ce qui se passe que cette vieille colère que je connais trop bien me serre déjà l'estomac. Ça m'exaspère. Je m'accoude nonchalamment à un casier de la rangée juste à côté, tout en continuant de déguster ma pomme. Le couloir est presque désert à cette heure-ci et leurs voix résonnent contre les portes métalliques.

— Alors, ça donne quoi, il a des thunes ? lancé-je d'une manière assez vulgaire.

Sans se préoccuper de leur interlocuteur, ils acquiescent. L'un d'entre eux doté d'un sourire en coin ose même déclarer avec fierté :

— Ouais plutôt pas mal, la récolte est bonne. N'est-ce pas, l'gamin ?

Il vient d'utiliser sa tête comme punching-ball. Le bruit sourd de son crâne contre le casier me fait aussitôt perdre mon sourire.

— Tu devrais partir si tu ne veux pas que l'on te demande « gentiment » de nous payer le repas de ce midi à toi aussi.

L'un de ses potes rigole. Je crois halluciner le temps d'une seconde. Il ferait mieux de lever rapidement la tête pour voir à qui il s'adresse, au lieu de faire ses petites menaces emmanchées. Je ne dis rien et je lance de toutes mes forces ma pomme contre son laid visage. Elle s'écrase sur sa joue et il s'arrête net.

— Tu vas regretter ce que tu viens de faire sale...

Il ralentit sur sa phrase lorsque ses yeux croisent les miens. La peur commence à le ronger. Je vois la peur remplacer peu à peu l'assurance qui lui gonflait encore le torse quelques secondes plus tôt.

— Sale ?

Je m'avance lentement vers eux d'un pas menaçant avant de décocher une droite à ses deux copains, et d'écraser mon genou dans les bijoux de famille de celui qui a osé ricaner. Un gémissement étouffé lui échappe. J'empoigne ensuite mon interlocuteur par le col et le plaque contre la rangée de casiers derrière lui. Le métal froid résonne dans le couloir. Mon poing s'écrase une première fois contre sa joue, puis une seconde. La douleur remonte jusque dans mes phalanges, mais je ne recule pas.

— Alors comme ça, tu voudrais aussi me taxer ?

À cet instant-là, je sais qu'un air hautain s'imprime sur ma figure tandis que l'un de mes sourcils se redresse légèrement. Je sais exactement l'effet que je produis.

— N-non... !

— Mm.

Je ne peux que sourire. D'après les rumeurs, il paraît que je peux faire drôlement peur dans ces moments et que sur mes lèvres, se dessine toujours un rictus synonyme de sadisme. Cependant, ces remarques m'amuse plus qu'elles devraient m'affecter ou me faire pleurer. Elles ne prouvent qu'une chose selon moi : l'impact que je peux avoir. Et quelque part, j'aime ça. Savoir que ceux qui passent leur temps à terroriser les autres peuvent, eux aussi, avoir peur de quelqu'un me procure une satisfaction difficile à expliquer.

— Mauvaise réponse.

Il a la chance de goûter à mon merveilleux coup de genou trois fois de suite.

— C'est qu'on tire un chanceux aujourd'hui ! Tu voulais me dire quoi à l'instant ? Sale... Mm, sale quoi ?

— Sale ? Sale r-rien du tout...

— Décidément tu t'attaches vite à moi. Tu aimerais que je reste pour qu'on passe un peu plus de temps ensemble ? Oh, que c'est mignon ! Ma voix redevient glaciale. Tu ferais mieux de m'avouer ce que tu voulais vraiment dire, au lieu d'essayer de me baratiner avec des réponses hypocrites si tu veux que je te laisse.

Je le lâche par terre en laissant mon pied s'exprimer contre son ventre. Il gémit de douleur.

— Sale chienne... S'il te plaît... Laisse-moi maintenant !

— Minable. Vraiment tu es minable.

Mon pied veut encore exprimer la colère qui me traverse et ne se fait pas prier pour le faire. Je le relève par le col, le regarde un instant, puis je plaque sa tête une dernière fois contre le fer froid des casiers afin qu'il en garde longtemps la sensation. Je le lâche puis je pars comme s'il n'en était plus rien.

— M-Merci... fait timidement le petit de seconde lorsque je passe devant.

— Je ne serai pas toujours là pour protéger tes arrières, alors apprend à te débrouiller tout seul dorénavant, c'est clair ?

Je ne suis pas tendre avec lui, mais j'ai mes raisons. Je ne désire aucune reconnaissance ou aucun remerciement de sa part, je ne veux pas non plus être un quelconque modèle à ses yeux. Je ne suis pas un exemple. Je ne serai pas